

Pêcheur

un métier d'avenir

94 % des pêcheurs sont fiers de leur métier¹. Un métier âpre, complexe mais un métier de passion. En prise direct avec la politique commune européenne et les enjeux environnementaux, l'activité du port de Saint-Jean-de-Luz - Ciboure a ainsi évolué, s'est adaptée aux mutations tout en gardant son savoir-faire et ses traditions séculaires. Pour prendre le pouls de la profession, nous avons rencontré trois marins-pêcheurs.



Pierre Courtiau

C'est à 16 ans que **Pierre Courtiau** tombe dans le grand bain de la pêche côtière, initié par son frère aîné. Et depuis, la passion qui l'anime ne l'a jamais quitté.

Patron et propriétaire de l'Ordagna, un ligneur-fileyeur de 11 mètres, il préside également la criée de Saint-Jean-de-Luz - Ciboure et développe l'activité « pescatourisme ».

Qu'est-ce qui a changé depuis vos débuts dans le métier ?

Un pêcheur doit pêcher. Aujourd'hui, le côté déclaratif est tel qu'un patron de pêche ne peut plus se consacrer uniquement à son métier car il est absorbé par l'administratif. L'aspect sécuritaire est aussi très contraignant. On est passé d'un stade un peu trop laxiste à un stade très répressif. Mais, le métier a évolué aussi dans le bon sens avec le développement d'une pêche durable. On a fait de gros efforts sur la qualité, on travaille sur du poisson « haut de gamme » et avec la pêche côtière on est sûr des produits d'une fraîcheur incomparable.

Est-ce que vous avez toujours la « foi » dans votre métier ?

Mon métier : je n'en changerai pour rien au monde. C'est une chance de pouvoir vivre d'un métier qui me passionne. Et puis on a une qualité de vie ici que tout le monde nous envie ! D'ailleurs, le pescatourisme se développe très bien. Je suis heureux d'embarquer des gens venus d'ailleurs pour leur faire découvrir notre activité, c'est valorisant pour notre métier.

Pêcheur : est-ce un métier d'avenir ?

Oui sans hésiter ! A un jeune qui veut se lancer, je lui dis : « Vas-y ! C'est un beau métier, fonce ! ». Mais il ne faut pas se voiler la face non plus. Les quotas impactent notre profession. Les chiffres sont revus chaque année avec une variation qui peut aller jusqu'à 30%.

On n'a aucune visibilité sur l'avenir, ce qui peut représenter un frein pour le développement de l'activité et le renouvellement de la flotte. Malheureusement, un jeune qui veut acquérir un bateau doit pouvoir proposer au banquier une projection à plus ou moins long terme pour bénéficier d'un prêt et ça, il ne l'a pas. Aujourd'hui, on n'est pas inquiet pour la ressource en elle-même car le poisson est là. On a les techniques, les hommes, les savoir-faire mais qu'est-ce qu'on nous laissera pêcher demain ? ▶

¹ Étude « État d'esprit des marins pêcheurs face à l'avenir de leur métier » réalisée par l'institut Ipsos en 2014 et mandatée par Le Comité National des Pêches Maritimes et des Elevages Marins (CNPMEEM).



Jonathan Paris

À 10 ans, Jonathan Paris passe sa première nuit en mer, cadeau d'anniversaire de son pêcheur de père. À 24 ans, il s'apprête à passer un cap : celui d'armateur. Dans quelques mois, il deviendra propriétaire du Guevellezed, un ligneur-fileyeur de 12 mètres sur lequel il navigue depuis 3 ans. La pêche, il est tombé dedans lorsqu'il était petit. Depuis la magie opère toujours.

Pêcheur : vous en rêviez ?

Au départ, pas vraiment. Mon père était marin sur des pélagiques et je ne le voyais pas souvent, il partait sur de longues marées. Pour moi c'était un métier dur, il y avait l'absence, le rythme de travail. Et puis, petit à petit je suis tombé amoureux de la pêche. J'ai passé un CAP et un BEP « Pont » au lycée maritime de Ciboure. Assez vite, j'ai embarqué sur le Guevellezed. Auparavant, j'avais fait quelques remplacements sur de plus grosses unités mais je préfère définitivement la petite pêche, j'apprécie le côté artisanal du métier. On travaille par roulement sur le merlu au printemps et en été, et sur la sole durant l'automne et l'hiver.

Qu'est-ce qui vous plaît dans ce métier ?

Embarquer à 4h, lancer les moteurs, préparer le matériel avec les 3 matelots, larguer les amarres, faire la route, partir au large, lancer les lignes ou le trémail, les remonter et voir si on a fait de belles prises. Il faut savoir prendre des initiatives. Trouver de nouveaux chemins pour trouver le poisson, rentrer avec un beau chargement : c'est une réelle satisfaction. Et puis, on a une belle vue au « bureau » : observer un lever de soleil en mer, c'est magnifique. La pêche pour moi, c'est avant tout un sentiment de liberté, on est en pleine mer et en plein air.

Pêcheur : est-ce un métier d'avenir ?

Oui, sinon je ne me lancerais pas à 24 ans dans l'achat d'un bateau. Je suis fier de faire perdurer l'activité. Il faut que le port vive, qu'on ne le laisse pas à l'abandon. J'ai envie de voir si je peux y arriver, c'est un véritable challenge pour moi. Je veux le faire à 100 %. Bien sûr, il faut se donner la peine d'y arriver, sortir même s'il fait mauvais, ne pas baisser les bras même si on n'a pas beaucoup pêché. Mais, j'ai confiance ! 



Didier Martinez débute comme mousse à 15 ans auprès de son père et de ses frères sur l'Airosa, thonier canneur construit en 1954 et classé aux Monuments historiques.

Le patron-pêcheur et ses 5 matelots pratiquent une pêche côtière sur des marées courtes : chinchards, poissons bleus, merlus.

C'est aussi l'un des derniers bateaux à pratiquer la pêche au thon à l'appât vivant. Après 31 ans de navigation, Didier Martinez dresse sans angélisme un bilan positif de son métier.

Qu'est-ce qui a changé depuis vos débuts dans le métier ?

Le côté administratif alourdit notre travail. Lorsque je suis devenu patron, j'ai passé pas mal de nuits blanches à cogiter. Avec la politique commune et l'attribution des quotas, le métier a évolué. Ici, la catégorie des bateaux a changé, on est sur des plus petites unités. Ce n'est plus l'âge d'or comme il y a quelques décennies mais c'est un autre mode de pêche, on est revenu aux fondamentaux, à une pêche plus traditionnelle et plus humble. Les quotas sont un mal pour un bien, on n'est pas là pour vider la mer. Il faut penser aux générations futures en prenant soin des ressources, il faut leur laisser un patrimoine.

Est-ce que vous avez toujours la « foi » dans votre métier ?

Oui vraiment, car pour moi c'est une passion avant d'être une profession. Parfois, il y a des moments de découragement, mais ça passe. On a un tel sentiment de liberté quand on part en mer ! Et puis il y a la traque : il faut chercher le poisson, le suivre là où il va, c'est le cœur du métier. Ça me donne toujours autant la « gnaque » !

Pêcheur : est-ce un métier d'avenir ?

Oui bien sûr ! Pour celle ou celui qui veut bien se donner de la peine. Ce n'est pas toujours facile, on est tributaire de la ressource et aujourd'hui un jeune qui veut se lancer et acheter un bateau doit investir énormément. Mais on peut aussi très bien gagner sa vie. Il faut être bon gestionnaire car quand on distribue le manta (la paie), on ressent une certaine pression, on est responsable de l'équipage et de son revenu. Pour moi la retraite est pour bientôt et je serai toujours là pour les nouveaux qui veulent s'installer, pour leur transmettre un savoir-faire et donner quelques conseils. ▶

Didier Martinez